

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.
Trois mois 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 5 octobre 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Le Grand-Théâtre est dans une veine de succès et de prospérité dont le passé n'a pas encore offert l'exemple. Cette vaste enceinte que le public, autrefois, ne remplissait qu'à de rares intervalles, regorge maintenant de spectateurs avides de voir et d'entendre, et chez lesquels le merveilleux ensemble de notre troupe lyrique actuelle a réveillé le sentiment du beau et la passion de la musique.

C'est là un fait important à constater; nous avons eu bien souvent sur notre première scène des chanteurs hors ligne, mais jamais il ne nous avait été donné d'admirer dans l'exécution d'un opéra une pareille réunion d'artistes, dont le talent se fondit dans un harmonieux ensemble.

Un journal de Paris disait dernièrement avec raison qu'il y a partout disette de ténors, et au premier rang de ceux qui comptent encore, il plaçait Wicart, le chanteur éminent que l'habileté de la direction a su associer à sa fortune.

Où trouverait-on actuellement en France un

théâtre qui pût présenter une aussi longue liste de noms accoutumés au succès et que la foule a appris à proclamer dans ses bravos? N'avons-nous pas Achard dont la réputation a fait oublier celle de ses devanciers; M. Barbot, digne de briller au premier rang et qui se contente d'être sans rival dans la position qu'il s'est choisie; M^{me} Barbot, le mélodieux rossignol qui nous enchantait l'autre jour dans *les Noces de Jeannette*; M^{me} Borghèse, la dramatique et passionnée Léonore de *la Favorite*, l'inimitable Rose Friquet des *Dragons de Villars*? — Citerais-je encore M^{lle} Villème, gracieuse et charmante cette année comme elle l'a été toujours; M. Castelmarty dont on ne peut trop apprécier le jeu sympathique et la belle voix; et cette jeune et nouvelle débutante, M^{lle} Micheli, qui dès sa première apparition a su se concilier la faveur de tous. En un mot, pour ne pas être injuste, il faudrait énumérer les uns après les autres chacun des artistes qui, pendant la saison d'hiver, mettront leur talent et leur dévouement au service des plaisirs du public.

Quelques débuts restent encore à terminer, — pure affaire de forme pour la plupart, — et les spectateurs n'auront pas, nous l'espérons, à se montrer sévères. Encore peu de jours de patience

et le personnel de l'opéra et de la danse se trouvant au grand complet, les nouveautés promises pourront voir le jour. En attendant, nous avons à enregistrer une nouvelle admission.

M. Carman, baryton, ayant résilié, M. Melchisedech s'est présenté pour le remplacer. Après deux magnifiques débuts dans *le Trouvère* et *Guillaume Tell*, complétés par un troisième non moins brillant dans les *Dragons de Villars*, son admission a été prononcée par une majorité imposante de suffrages, vainement entravée par une opposition dérisoire et dont l'origine, bien que cachée, n'est pas cependant un mystère.

Après Merly, dont la réputation est européenne, M. Melchisedech est peut-être un des rares barytons qui puissent convenablement interpréter les œuvres de Verdi.

Cette musique large et grandiose, puissante et vibrante comme une tempête, demande des organes exceptionnels, et la nature a de ce côté si richement doué M. Melchisedech qu'on ne saurait demander mieux. — Sa voix parcourt sans peine deux octaves, du *sol grave* au *sol aigu*; elle est parfaitement posée, d'une émission facile, et la tenue du son dans les notes les plus élevées se produit sans effort; elle est de plus

FEUILLETON.

LOUISA

HISTOIRE D'UN ROMAN.

III.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Miss Sara se chargeait de l'éducation de sa nièce et en ferait son héritière. Elle annonçait en post-scriptum qu'elle viendrait elle-même, sous dix jours, chercher la réponse à Londres, où sa sœur irait s'entendre avec elle.

Cette combinaison fut accueillie avec une extrême faveur par les parents de Louisa, et il fut fait comme la vieille demoiselle l'avait désiré. Celle-ci du reste remplit fidèlement ses promesses, en faisant donner les soins les plus conscien-

cieux à l'éducation de sa nièce, et en l'entourant d'une sollicitude plus que maternelle, du moins aux yeux de Louisa, que sa mère avait toujours traitée avec une grande indifférence. Elle passait donc la plus grande partie de l'année chez sa tante, à Strasbourg, et consacrait le reste à ses parents, qui, d'ailleurs, ne s'en montraient point jaloux. Sara Lawson était une dame d'un caractère froid, rigide, désabusé, mais d'une énergie inépuisable; Louisa avait été son unique affection, si l'on excepte un jeune officier de marine, mort dix-neuf ans auparavant, la veille du jour où il allait se déclarer. M^{lle} Lawson, fidèle à sa mémoire, avait fait vœu de célibat... Un jour, ennuyée de sa solitude et songeant à l'avenir, elle avait pensé à Louisa, qu'elle ne connaissait jusqu'alors que de nom... et aujourd'hui, elle l'aimait avec idolâtrie. A la belle saison, la tante et la nièce faisaient tous les ans un petit voyage en Suisse, en Allemagne ou dans l'intérieur de la France.

A seize ans, Louisa, sans avoir atteint le développement complet de sa beauté, était bien la plus charmante jeune personne qu'il y eut dans tout Strasbourg, où on l'appelait la perle d'Amérique. Quant elle allait à Paris avec sa tante, voire même à Londres, on se retournait sur son passage. Bien que tout, ensemble et détails, fût à admirer dans sa ravissante figure, on oubliait tout le reste pour ne regarder que ses yeux, dont l'expression, tour à tour surprise, joyeuse, spirituelle et ravie, était irrésistible.

Sous un air de grande douceur, elle cachait une indomptable fermeté, de vives passions, et l'amour du commandement; elle avait pris peu à peu sur sa tante un grand ascendant qui lui fut fatal à elle-même, car elle était libre de presque toutes ses actions dans l'intérieur de la maison, et un reste de déférence pour les habitudes françaises empêchait seul qu'on la laissât sortir sans être accompagnée. Facilement impressionable,

très-sympathique, et la force n'en exclut pas la douceur; comme on a pu s'en convaincre dans *Lucie* et dans *les Dragons de Villars*. — M. Melchisedech a très-bien dit les *cantabile* et les morceaux *mezzo voce* qui abondent dans ces deux partitions. Enfin, M. Melchisedec se distingue par des qualités réelles de comédien; son jeu sobre et correct, la manière dont il débite le poème lui ont attiré d'unanimes sympathies.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE M. DUPRÉ.

La série des bénéfices a commencé, et c'est celui de M. Dupré qui ouvre la marche; mais avant de rendre compte de cette représentation, nous avons à constater les heureux débuts accomplis jusqu'à présent par M^{lle} Touache, comme jeune première, et M^{lle} Jouve, comme soubrette. Nous avons tout lieu de croire que l'événement ne trompera pas notre attente, et que la dernière épreuve sera aussi favorable aux débutantes que les premières l'ont été.

L'affiche de mardi dernier était séduisante au possible et avait produit son effet sur le public; le bénéficiaire n'a pas eu à dire comme *Titus*: J'ai perdu ma journée!

En premier lieu nous avons eu *les Trembleurs*, un vaudeville dont la réputation a peut-être été un peu surfaite, car, il me semble que, malgré les efforts intelligents de MM. Lebrun, Seiglet et Casimir, et de M^{mes} Saliné et Lebrun, on ne lui a pas fait l'accueil auquel on s'attendait.

M. Octave Feuillet, avant de commettre ces erreurs dramatiques qui s'appellent *Rédemption* ou *Tentation*, avait produit bien des pièces charmantes, et *Péril en la demeure* est loin de nuire à sa réputation. — Cette comédie a été pour nous

son imagination s'exalta démesurément à la lecture de livres qui n'avaient pas été écrits pour elle. A l'époque où les autres jeunes filles commencent à rougir au mot de mari, Louisa rêvait passion, sacrifice, enlèvement, duels, aventures. Durant l'hiver, M^{lle} Lawson, qui raffolait de musique, recevait à certains jours nombreuse compagnie, d'où les hommes aimables n'étaient pas exclus, et l'on remarquait parmi les plus assidus un ex-officier de l'armée française, porteur d'un très-beau nom, jeune homme encore, et qui s'était retiré du service pour des raisons de famille. Il avait puisé à la meilleure source une éducation irréprochable, il avait beaucoup voyagé, beaucoup vécu, disait-on tout bas... Louisa, enfant encore, l'adorait... Le bel officier ne l'ignorait pas, et n'y était point insensible... M^{lle} Lawson n'avait rien deviné quand elle reçut une lettre de M^{me} Finlay. Sa sœur lui annonçait que des raisons importantes nécessitaient le retour

une bonne fortune, d'abord à cause de la pièce elle-même, et ensuite parce qu'elle nous a permis de revoir une artiste placée bien haut dans l'estime du public, et que nous avons trop rarement l'occasion d'applaudir; c'est de M^{me} Melchisedec qu'il s'agit. Espérons que cet hiver les créations ne lui manqueront pas. — M^{me} D'Herblay, n'a pas non plus à se plaindre de la sympathie qu'on lui témoigne, et qui n'est que la récompense d'un talent réel, doublé d'une bonne volonté et d'un dévouement sans limites.

L'événement le plus important de la quinzaine est sans contredit la reprise de *Gentil-Bernard*, et l'immense acclamation dont M^{me} Lamy y a été saluée dans le rôle créé par Dejzet. — On croyait connaître M^{me} Lamy, il n'en était rien; si charmante qu'on l'ait vue dans cent créations plus piquantes les unes que les autres, si ravissante d'esprit et de grâce qu'elle nous soit apparue maintes fois, elle s'est complètement transformée, étonnant ses plus fervents admirateurs, faisant naître l'enthousiasme chez les plus indifférents. — Une soirée comme celle du mardi dernier marque éternellement dans la vie d'une artiste, et reste à jamais gravée dans la mémoire du public: les fleurs, les bravos, les rappels ont été la monnaie dont la foule a payé à M^{me} Lamy le plaisir qu'elle lui donnait. N'était-ce pas justice? Avez-vous jamais entendu une voix dont le chant soit plus adorable? Que d'esprit dans le geste et dans le regard! que de charme et de variété dans ce rôle-protée de *Gentil-Bernard*! — Ah! je comprends que procureuse ou marquise, grisette, paysanne ou danseuse, toutes se laissent prendre à ce doux langage, à ces accents enchanteurs.

Aujourd'hui que Dejzet a renoncé à peu près

immédiat de Louisa en Angleterre. La jeune fille, le cœur agité de sinistres pressentiments, obéit cependant. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée; son père l'informa que l'un de ses amis, M. Tennyson, marchand de laines à Leeds, l'avait demandée en mariage... Toute résistance était impossible, on ne lui permit pas même d'écrire à sa tante au sujet de cette déplorable union. Le mariage s'accomplit enfin, non sans jeter au cœur de Louisa des germes de haine et de révolte, destinés à croître et à fructifier comme on le verra plus tard. Son mari était grand fumeur, grand buveur, grand chasseur, et bel homme dans l'acception grossière du mot.

Louisa avait rapporté de France une susceptibilité de sentiments et un besoin que l'on comptât avec elle, dont son mari essaya de rire, tout en enrageant, et qu'il tenta de réduire par une brutalité voisine de la barbarie:

« Sans que j'aie rien fait à cet homme, disait

au théâtre, il n'existe à Paris et en province, qu'une actrice qui puisse lui succéder, c'est M^{me} Lamy; elle seule a le secret de cette allure piquante, qui fit le succès de *Frétillon*; seule elle a cette voix perlée qui sait trouver tant de choses dans un couplet. — Il faut croire que les directeurs de Paris n'ont jamais entendu M^{me} Lamy, sans cela depuis longtemps elle brillerait au premier rang du Vaudeville ou des Variétés.

Gentil-Bernard n'a pas été un succès seulement pour M^{me} Lamy. M. Lamy y a récolté aussi sa bonne part de bravos dans le rôle du sergent Latulipe. Ce personnage convient merveilleusement à son talent. Personne ne sait mieux que M. Lamy faire naître le rire; quand il est en scène, foin de la mélancolie! Plus d'une pièce n'a vécu que grâce au concours de sa belle humeur et de sa voix joyeusement puissante qui semble à l'étroit dans les fredons du vaudeville. M. Lamy est un de nos plus anciens pensionnaires, et toujours nous l'avons vu sur la brèche, créateur infatigable et se pliant sans effort à reproduire les types les plus divers et les plus opposés. — L'heureux couple que celui-là, et plus heureux encore le théâtre qui peut les garder! — Applaudissons-les bien, il en est temps encore, car si les *on dit* sont vrais, nous serions menacés de les perdre. Espérons toutefois que ce sont là des bruits qui ne se réaliseront jamais.

Il serait souverainement injuste, à propos de *Gentil-Bernard*, de ne parler que de M. et de M^{me} Lamy; cependant l'étendue inusitée de notre compte-rendu ne nous permet pas de donner à MM. Dutasta et Seiglet et à M^{mes} Jouve, Aumont, Vernet et Préher autre chose qu'un témoignage de bon souvenir.

Louisa dans une de ses lettres à miss Sara Lawson, il me déteste profondément, il me haïssait avant de me connaître, il m'eût cherché par toute la terre, j'en suis sûre, pour me nuire; sa mission ici-bas est de me torturer, c'est mon mauvais génie.»

Quand ce mariage, sur lequel on ne l'avait pas consultée, fut résolu, Sara Lawson changea les dispositions de son testament.

Un an après, Louisa devint mère d'un garçon. Le lendemain de sa délivrance, son mari vint l'informer qu'il allait partir; elle lui demanda avec des larmes dans la voix la permission d'aller voir sa tante: — Faites ce que vous voudrez, lui répondit-il durement; pendant ce temps-là, vous n'aurez pas besoin d'argent. Je serai absent plus de six mois; ne revenez en Angleterre que sur mon ordre; j'irai peut-être vous chercher à Paris.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

Incessamment aura lieu au bénéfice de M. Vienne, l'habile régisseur des Célestins, la 1^{re} représentation de *Picollino*, comédie à grand spectacle de l'heureux auteur des *Pattes de Mouches*.

CH. MAURIS.

NÉCROLOGIE.

MADAME ROSE CHÉRI.

La vie si absolument honorable de M^{me} Rose Chéri a déjà donné de rudes secousses au préjugé tenace qui classe les comédiens dans un monde à part ; sa mort mériterait de le faire tomber tout à fait. C'est en soignant, malgré les observations réitérées des médecins, un de ses enfants atteint d'une angine que la plus remarquable actrice de notre époque a gagné la maladie qui l'a emportée en quelques heures.

Ce dévouement maternel que M^{me} Rose Chéri a payé de sa vie, restera comme un grand exemple et ne saurait être remis trop souvent sous les yeux de la foule pour lui prouver péremptoirement que l'existence de plaisir et de féerie qu'on prête si facilement aux comédiennes ne les conduit pas toujours par la main au bord de la rampe ; qu'elles peuvent avoir, elles aussi, leurs inquiétudes de mère, leurs douleurs intimes, leurs sacrifices, et qu'après avoir vécu pour leur public elles savent, au besoin, mourir pour leurs enfants.

L'art dramatique vient de faire une grande perte, et, à franchement parler, en regardant autour de nous, nous ne saurions trop dire si nous trouverons de longtemps une compensation au merveilleux talent qui va nous manquer. Nous voyons bien les étoiles qui s'éteignent, nous avons peine à distinguer celles qui s'allument.

Fille d'un honnête comédien de province, Rose Chéri a abordé la scène de très-bonne heure. Loïsa Puget, qui devint plus tard sa belle-sœur en épousant M. Gustave Lemoine, le frère du directeur actuel du Gymnase, la découvrit un soir dans une petite ville, à Périgueux, je crois, la fit recommander à Bayard par M. Romieu, alors préfet, et parvint ainsi à la faire débiter au Gymnase. Elle y resta quelque temps sans rôle, sans notoriété et presque sans appointements. Un hasard la mit en lumière. Elle fut obligée de remplacer dans *Une jeunesse orageuse* M^{lle} Nathalie qui était subitement tombée malade. Son succès fut immense et, sans l'interdit qui à

quelque temps de là vint s'abattre sur le Gymnase, sa réputation était faite.

La situation précaire dans laquelle resta le théâtre à la suite de la résolution prise par la Société des auteurs entrava quelque temps son avenir, mais quand les pièces revinrent, la réputation lui vint en même temps. Dans *Un changement de main*, dans *Madame de Cérigny* et surtout dans *Clarisse Harlowe*, elle obtint bientôt ce succès qui s'exprime par la formule consacrée : *faire courir tout Paris*. En passant par ces grands triomphes auxquels il faudrait en ajouter vingt autres, tels que *la Protégée sans le savoir*, *la Niais de Saint-Flour*, *Brutus lâche César*, *le Collier de perles*, *le Mariage de Victorine*, *le Piano de Berthe*, *le Fils de famille*, *le Gendre de M. Poirier*, *Diane de Lys*, *le Demi-Monde*, etc., les facultés dramatiques de Rose Chéri se sont non seulement développées mais encore épurées. Elle était arrivée, dans *le Demi-Monde*, et plus récemment encore dans *les Pattes de mouche* de Victorien Sardou, à une perfection dans le jeu, à une puissance dans la composition du personnage qui la laissait absolument sans rivale sur notre scène française.

Lorsqu'elle devint en 1847 la femme de M. Montigny, elle se consacra toute à sa nouvelle famille et, loin de souffrir de ce changement si complet dans son existence, son talent prit encore plus de sûreté, de force et de mordant.

Chosé étrange ! et qui prouve bien comment l'instinct artistique arrive chez certaines natures jusqu'à la révélation, M^{me} Rose Chéri, qui a toujours été citée comme un type d'honnêteté et de droiture, a rendu le personnage si profondément pervers de la baronne d'Ange dans *le Demi-Monde* avec une énergie et une force de vérité qu'aucune autre artiste de notre époque n'aurait jamais pu atteindre. Ce sont de ces mystères qui s'expliquent par un mot seul : l'art.

M^{me} Rose Chéri est morte dans tout l'éclat du succès et du talent, au moment où elle commençait à recueillir les fruits de sa laborieuse et honorable existence, car au moment où la révolution de 48 compromit l'existence de presque toutes les entreprises théâtrales, elle vendit tous ses diamants et n'hésita pas, pour sauver la fortune de son mari, à aller donner en province des représentations dont le produit fit face aux premiers embarras.

Rose Chéri ne laisse pas seulement des traditions dramatiques dont toutes les comédiennes voudront s'inspirer, elles laisse aussi des exemples de courage et de dévouement que toutes les

femmes et que toutes les mères pourront se faire honneur de suivre.

(Charivari.)

Henri ROCHFORT.

LES DEUX CANOTS.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Enfin, avec les premières haleines du printemps, on commença à entendre de nouveau le bruit harmonieux des navettes sur les métiers de Lyon. Jean Moulit très-aimé des patrons pour lesquels il travaillait depuis de longues années, fut des premiers occupés. Avec le travail, quelque sérénité rentra dans le ménage, ou plutôt la tristesse se cacha mieux au fond des cœurs.

Mais tout cela n'était qu'un répit de quelques jours accordé par la chance mauvaise.

Vers la fin d'avril, Marie se sentit tout-à-coup prise d'un mal étrange. Une langueur insurmontable s'empara de tous ses membres et eut bientôt brisé et annihilé ses forces. Elle se trouva même, enfin, dans l'impossibilité de vaquer aux moindres soins, et Jean fut obligé d'appeler une femme du voisinage pour la soigner et la remplacer. Ce fut un grand crève-cœur pour Marie quand elle vit entrer cette étrangère. Car jusque-là personne n'avait eu à prendre soin ni d'elle, ni de son mari, ni de son enfant, et elle avait conscience du surcroît de dépenses qu'ils allaient incomber au pauvre ménage.

Jean passait auprès de sa femme toutes les heures que ne réclamait pas impérieusement son labeur. Devant lui Marie trouvait encore la force de sourire, mais dès qu'il était revenu à son métier, elle avait toutes les peines du monde à retenir ses larmes. Pauvre femme, au milieu de ses souffrances, elle bénissait cette grande faiblesse dans laquelle elle voyait un commencement de mort. Elle espérait que celle-ci ne tarderait pas à venir, et cette espérance lui causait une joie cruelle, car elle ne voyait dans sa mort qu'une délivrance pour Jean d'un fardeau inutile.

La mort ne cherche pas de la sorte les convenances de ceux qu'elle va frapper. Elle accomplit son œuvre lentement ou avec la rapidité de la foudre sans qu'on sache en vertu de quelle loi elle agit.

L'état languissant de Marie dura jusqu'à la fin de l'automne. Elle s'éteignit quand reparut l'hiver.

Ce désastreux événement arriva quelques jours après le douloureux anniversaire qui rappelait à la pauvre mère la mort de son enfant. Elle alla

le rejoindre au cimetière du village. Et Jean eut désormais deux tombes sur lesquelles il vint prier et apporter des fleurs.

Une troisième ne devait pas tarder à s'ouvrir. En courant dans le bois, l'enfant, qui seul désormais était toute la consolation de Jean, fit une chute, et cette chute déterminait une maladie grave qui emporta l'enfant en quelques jours. Il mourut en souriant à son père.

Pour le coup c'en était trop, et Jean expiait cruellement le bonheur de la première partie de sa vie. Il devint vieux avant l'âge; ses cheveux blanchirent; son dos se voûta. Quand il passait dans les rues de Vourles, on avait peine à le reconnaître. Et cependant il cherchait encore à reprendre courage en travaillant comme s'il avait eu toujours une famille à soutenir.

Mais bientôt le séjour de ce village qui l'avait vu au temps de sa complète prospérité, lui devint insupportable. Trop d'objets lui parlaient sans cesse des absents et des morts. Il rentra dans Lyon et essaya de trouver des distractions en vivant avec d'autres ouvriers comme lui. Il eut beau faire, il n'atteignit pas le but vers lequel il tendait. Il ne parvint pas à oublier, et la nouvelle société qu'il fréquentait ne lui apparut que sous ses plus mauvais côtés. Il retomba dans sa morosité et vécut seul dans un coin, comme un misanthrope endurci.

Le fabricant qui l'employait aimait beaucoup Jean, mais comme on aime un bon ouvrier qui a toujours rempli ses engagements avec ponctualité. Les fabricants de soieries, au milieu de tous les tracassés d'un commerce difficile, ont bien autre chose à faire qu'à s'occuper de la situation morale de leurs ouvriers. D'ailleurs, le patron de Jean se serait-il aperçu de son état qu'il lui aurait tout au plus donné quelques consolations banales sans pouvoir rien faire pour raffermir son cœur.

Le pauvre homme était donc condamné de toutes parts à boire le calice jusqu'à la lie.

Il traîna de la sorte plusieurs années, montrant à ses camarades un corps qui aspirait ardemment au repos de la tombe. Il y arrivait pas à pas, assistant lentement à sa désorganisation. Seulement, si un observateur avait patiemment suivi la marche de cette consommation morale qui dévorait Jean Moulit, il aurait remarqué que tous les ans, à la même époque, le malheureux ouvrier paraissait secouer sa torpeur et retrouver toute l'énergie de sa jeunesse. Cela durait quelques jours; mais après cet effort d'activité,

toute cette existence retombait dans son marasme habituel.

Evidemment il y avait là quelque mystère. Mais personne n'étant intéressé à soulever les voiles qui le recouvraient, le mystère passait sans qu'on fit attention au phénomène.

Déjà sept fois Jean avait célébré ses funèbres anniversaires lorsque la mort parut enfin vouloir le prendre en pitié. Ses travaux depuis longtemps ne suffisaient plus à ses besoins, quand, à bout de ses ressources, il se vit obligé d'aller réclamer les soins d'un hôpital. Ce fut avec la plus grande sérénité que Jean sentit approcher le terme de sa délivrance. Pas une plainte ne sortit de ses lèvres, et la sœur de charité qui passait souvent auprès de son lit ne pouvait s'empêcher de donner un long regard à cette figure sur laquelle on voyait à côté de la résignation la trace d'immenses douleurs inconnues. Au reste, Jean aurait inspiré de la pitié à quiconque l'aurait vu dans ce moment. Ses traits amaigris étaient calmes et nobles comme ceux d'un martyr. Si parfois il interrogeait du regard ou le médecin ou la sœur de charité c'était pour apprendre d'eux combien d'heures il avait encore à souffrir.

Enfin, la faiblesse devint telle qu'on put croire que le moment suprême était arrivé.

Jean fit alors un signe à peine perceptible, et la sœur se hâta d'accourir auprès de lui.

— Ma sœur, lui dit-il, je crois que nous approchons du terme fatal. J'ai un service, un grand service à vous demander. Ayez la bonté de faire prévenir M. M*** qu'un mourant désire lui parler sur-le-champ.

Et il donna le nom et l'adresse du fabricant pour lequel il avait travaillé tant que ses bras le lui avaient permis. Cet industriel avait une estime singulière pour Jean. Il se hâta d'accourir.

Ce lit d'hôpital vit alors une de ces scènes qu'on ne saurait trop mettre en relief.

Le fabricant avait l'oreille penchée sur la figure de l'ouvrier et écoutait la confidence qui lui était faite d'une voix éteinte. Mais peu à peu la tête du fabricant se relevait, et on pouvait lire sur son visage une expression non équivoque d'attendrissement et d'admiration. Quand l'ouvrier eut fini de parler, le fabricant prit la main amaigrie du moribond, et, par un mouvement instinctif, la porta à ses lèvres.

Jean Moulit cependant était parvenu à surmonter sa faiblesse pour un dernier effort. Il prit un portefeuille usé qu'il déroba à tous les yeux sous son oreiller et le donna au fabricant :

— Voilà le dépôt, lui dit-il. Je vous le confie. Qu'il prospère dans vos mains comme il a prospéré dans les miennes.

Georges BELL.

(La fin au prochain numéro.)

MÉLANGES.

**

Un monsieur arrive un jour dans un des nombreux bureaux d'une administration de l'Etat.

— Je désirerais parler à votre chef de bureau, dit-il à un des infortunés qui ramaient en sa présence.

Monsieur, répondit un des employés, le chef de bureau est mort depuis deux semaines, — mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire.....

**

Un employé d'une maison de banque, qui a servi dans la gendarmerie impériale, est de la part de ses nouveaux collègues, l'objet d'une scie qui menace de s'éterniser.

Chaque fois que l'un d'eux le rencontre, il ne manque pas de lui dire :

— Vous qui avez été gendarme, arrêtez-moi donc ce compte-là.

**

J'ai lu ceci sur un tourniquet à chevaux de bois, au-dessous d'une gravure représentant un paysan qui consulte une somnambule :

L'opérateur. — « Que fait la femme de monsieur en ce moment ? »

La somnambule. — « Elle est avec son cousin Bastien... mais il n'a pas ses bottes. »

**

Deux célébrités de la restauration venaient encore il y a quelque temps promener leur goutte sciatique dans le Jardin des Tuileries.

Un désœuvré, qui les voyait s'en aller bras-dessus, bras-dessous, clopin-clopant, disait à son camarade :

— Regarde donc ces deux vieux-là, — ils n'en ont pas pour longtemps.

Parbleu, — ils s'en vont goutte à goutte.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.